

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **51 (1915)**

Heft 52

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

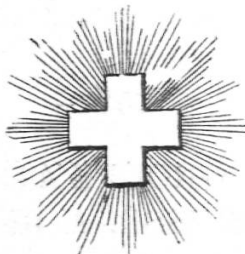
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LI^{me} ANNÉE

N^o 52



LAUSANNE

23 Décembre 1915

L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

SOMMAIRE : *Intérêts de la Société.* — *Rapport sur le groupe 43 A à l'exposition nationale.* — *Humanité! Patrie!* — *En pensant à l'hiver.* — *Chronique scolaire : Genève. Jura bernois. Neuchâtel.* — *Bibliographie.* — PARTIE PRATIQUE : *Conte de Noël : Le fusil enchanté.* — *Récitation.* — *Rédaction.* — *Dictées.* — *Arithmétique.* — *Table des matières.*

INTÉRÊTS DE LA SOCIÉTÉ

Le bureau de la *Société pédagogique de la Suisse romande* a tenu séance samedi 18 décembre, à Neuchâtel, sous la présidence de M. F. Hoffmann. Tous les membres étaient présents à l'exception de M. F. Guex, excusé.

Une somme de 1000 fr. pour besoins courants sera mise à la disposition du comité suisse en faveur des Belges. Cette allocation sera répartie dans les différents cantons romands au prorata^o des sommes versées.

La situation poignante de la population serbe ne peut nous laisser indifférents ; l'an passé, les enfants des écoles de la Suisse romande se sont initiés à la loi de l'entr'aide, dans un magnifique élan. Le Bureau sollicitera l'autorisation des autorités compétentes pour récidiver en faveur des orphelins serbes. Un appel sera adressé incessamment à nos écoliers, sitôt les réponses parvenues. Et, comme le temps presse, car il est prévu l'envoi prochain d'une délégation neutre (suisse, américaine, hollandaise) en Serbie pour porter les premiers secours, les souscriptions du corps enseignant en faveur des enfants serbes sont reçues dès aujourd'hui par *l'Éducateur*. (Compte de chèques postaux II, 125.)

La question de la responsabilité civile de l'instituteur, a fait l'objet d'un rapport du secrétaire, rapport relatant l'état de la question dans la Suisse alémanique.

W. B.

RAPPORT SUR LE GROUPE 43 A A L'EXPOSITION
NATIONALE SUISSE, A BERNE, EN 1914

(Suite.)

Dans l'enseignement de la *botanique*, l'exposition a prouvé qu'on a soin de s'assurer la collaboration des élèves. Celle-ci se manifeste par l'activité manuelle sous toutes ses formes ainsi que par l'activité intellectuelle qui fait travailler à l'élève les matières à l'étude, conformément au but poursuivi. Puis l'auteur signale la grave lacune créée par l'absence presque totale d'herbiers biologiques ; il dit, en parlant des expériences de biologie végétale, « qu'on devrait et pourrait les pratiquer beaucoup plus, dans l'enseignement secondaire en particulier ».

Dans l'enseignement de la *physique* et de la *chimie*, on cherche partout à faire la part de l'élève quant aux expériences de rigueur dans ces branches. Mais, ici, surgit une difficulté : l'établissement des horaires, puisque seuls des groupes d'élèves peuvent être introduits utilement aux travaux pratiques de laboratoire.

On cherche également à faire rendre davantage à l'enseignement de la *géographie* en le rendant plus intuitif. Le relief y joue de plus en plus un rôle de premier plan. La caisse à sable est particulièrement propre à la démonstration des transformations du sol et à la représentation des coupes restreintes à une grande échelle. Le Dr Schrag estime qu'on devrait accorder plus d'importance et de temps aux modèles d'ordre ethnologique.

Toute l'exposition du *dessin* a fourni la preuve irréfutable que les anciens chemins battus ont été délaissés. L'enfant a maintenant presque partout sous les yeux l'objet même, l'original, comme le voulait Rousseau. Quant aux résultats obtenus avec les nouveaux programmes, mis en vigueur il y a quelques années, l'auteur du rapport dit : « ce serait méconnaître la réalité que de déclarer satisfaisants les résultats obtenus en matière de dessin dans nos écoles populaires suisses. On se laisse volontiers induire en erreur par les circonstances qui, dans les villes, favorisent l'enseignement du dessin et par certains bons résultats obtenus ici et là. Mais si l'on veut se faire une idée exacte du point où on en est arrivé en général, il faut faire porter son examen sur toutes les

écoles de campagne aussi.» Les écoles normales ont, toujours d'après le rapporteur, une double tâche à remplir dans la formation professionnelle du futur maître de dessin: elles doivent développer le talent que peuvent avoir leurs élèves pour le dessin et faire établir aux futurs instituteurs un programme méthodique de dessin, de sorte qu'ils n'aient pas à se débrouiller seuls dans ce domaine difficile.

Je voudrais pouvoir m'arrêter à bien des points encore et citer surtout quelques considérations sur des questions d'organisation. Le Dr Schrag estime qu'avec les méthodes actuelles l'enseignement secondaire et supérieur court le danger de s'immobiliser, tandis que la valeur fondamentale des organisations nouvelles, introduites ici et là, réside dans le fait que l'élève doit participer à l'enseignement d'une façon plus active, plus spontanée et indépendante.

Mais je dois m'arrêter ici. J'espère que la lecture de ces lignes engageront de nombreux abonnés de l'*Educateur* à se procurer le remarquable rapport du Dr Schrag. Il est imprimé avec soin et orné de nombreuses reproductions de stands et de vitrines, ainsi que d'un grand nombre de graphiques. Cet ouvrage devrait figurer dans la bibliothèque de chaque collège. En le quittant, on a l'impression profonde que notre petit pays fait de grands sacrifices pour l'éducation et la formation de la jeunesse. On est aussi convaincu des efforts persévérants du corps enseignant en vue de perfectionner les méthodes et mettre les programmes au point.

Y.

HUMANITÉ ! — PATRIE !

Agitant son flambeau lumineux sur le monde,
Le progrès poursuivait une route féconde.
Les sciences, les arts, éclairant les humains,
Avaient banni le fer de leurs paisibles mains.
La concorde, écartant les querelles futiles,
Assurait l'abondance aux campagnes fertiles,
Et dans l'œuvre de tous accélérant l'effort,
Du peuple diligent améliorait le sort.....
Entendez-vous soudain le cliquetis des armes ?
C'est la Guerre et la Mort, que suivent les Alarmes,

L'Effroi, le Désespoir, les sombres Trahisons.
Voyez-vous l'incendie embraser ces maisons ?
Plus loin, entendez-vous l'écho de la bataille ?
Les balles, les obus, les boulets, la mitraille,
Parcourant en tous sens les épais bataillons,
Décrivent dans leurs rangs d'effroyables sillons.
La plainte du blessé s'exhale déchirante,
Que couvre le canon de sa voix menaçante.
Le moribond s'agite et ses yeux vacillants
Lui montrent son hameau, son foyer, ses parents.
Sur le point d'expirer, à son heure suprême,
Il pense avec angoisse à ces êtres qu'il aime,
A ces êtres chéris qu'il ne doit plus revoir.
Le père sans appui, la vierge sans espoir,
Les enfants orphelins, la mère désolée,
Le débile vieillard, au triste mausolée
N'iront pas soulager le poids de leur malheur !
Rien ne peut plus, hélas ! apaiser leur douleur !
Car il est mort bien loin ! On a creusé sa couche
Sans qu'un dernier baiser ait effleuré sa bouche !

Toi, Suisse heureuse, aussi tu comptes des soldats,
Libres, ceux-là du moins exècrent les combats.
Vers le nord on entend les trompettes guerrières ;
O Suisse ! tes enfants s'élancent aux frontières ;
Près de nous on se bat ; il nous faut te garder,
Aux gorges du Jura tu les as dû guider ;
Ils sont là, gardiens de tes plaines heureuses
Pour détourner les pas des hordes belliqueuses.
De la guerre ignorant les homicides lois,
Ils savent sans frayeur obéir à ta voix,
Et portant fièrement les longues carabines,
Ils te font un rempart de leurs nobles poitrines.
Les armes dans leurs mains sont pour te protéger !
Personne devant eux n'oserait t'outrager.
Méprisant les succès, dédaignant la victoire,
Sans chercher dans le sang une funeste gloire,
A ta postérité dévouant leur labeur,
Sur les arts de la paix ils fondent ton bonheur.
Ils quittent sans regret l'atelier, la chaumière !
Mais leurs frères sont là ! Genève est la première
Pour apporter aux maux quelque soulagement !
Concitoyens ! Merci de votre empressement !
Vous suivez les leçons de la philanthropie !
O sainte charité ! de nous tous sois bénie !
Que nos voix et nos cœurs dans un élan commun
S'unissent pour crier : Un pour tous ! tous pour un !

La poésie qu'on vient de lire est due à un ancien directeur de l'*Educateur*, feu le conseiller d'Etat Alexandre Gavard, qui la lut dans une soirée offerte à Carouge en 1870 aux soldats du 84^{me} bataillon, qui partait pour la frontière. Elle a paru dans l'*Educateur* du 15 janvier 1871. Le comité-directeur de la Société des instituteurs de la Suisse romande siégeait alors à Genève; Gavard en était le vice-président. La circulaire d'introduction adressée aux lecteurs de l'organe central faisait allusion à la terrible guerre franco-allemande. Il n'est peut-être pas inutile d'en citer quelques lignes fort suggestives et qui s'adaptent à la situation actuelle, autrement tragique. Après avoir expliqué dans quel sens le comité voulait travailler à l'avancement de l'instruction et de l'éducation, de concert avec le rédacteur en chef Alexandre Daguet, les pédagogues genevois concluaient :

« ...Nous ne pouvons terminer nos lignes sans nous préoccuper des événements qui se passent autour de nous, et dont la gravité doit être d'un utile enseignement en nous suggérant de sérieuses réflexions.

Comment, en effet, ne pas reconnaître hautement la protection dont nous a couverts le Suprême Arbitre de toutes choses et ne pas lui exprimer nos sentiments de la plus profonde gratitude !

Tandis que des contrées voisines et amies étaient ravagées par le fléau de la guerre; tandis que des villes et des villages étaient anéantis par le fer et le feu, nous pouvions nous livrer sans inquiétude à nos travaux ordinaires, favorisés par la paix et la tranquillité intérieures...

Tandis qu'une fin prématurée atteignait des milliers d'hommes, nos propres frères, alors que de profondes blessures détruisaient et brisaient des existences naguères heureuses et pleines d'un riant avenir, nos cœurs ne ressentaient qu'une souffrance bien légère, comparée à celle qui est produite par ces misères incalculables, par ces pertes irréparables, par ces chagrins auxquels la mort seule peut mettre un terme !

Ouvrons donc nos cœurs à des sentiments de générosité et de charité qui soient en rapport avec les douceurs de notre position ! Prouvons, par des actes réitérés d'une bienfaisance spontanée,

que ce ne sont pas seulement de bonnes intentions que nous avons ! Entretienons souvent nos familles et nos élèves de ces comparaisons qui font les hommes, et, dans une faible mesure, nous aurons cherché à nous rendre dignes de bénédictions, dont nous ne saurons jamais assez apprécier ni l'étendue, ni la valeur ! »

Un autre directeur de l'Instruction publique du canton de Genève, Antoine Carteret, avait lui aussi, écrit sur la guerre et ses horribles forfaits. Nous y reviendrons.

(Communiqué par L. MOGEON.)

En pensant à l'hiver.

Voici l'hiver et, avec lui, toute la série des jours sombres et courts. La nature est en deuil... et les cœurs aussi quand on songe au long cortège de veuves et d'orphelins, de mutilés, de blessés, d'âmes souffrantes, victimes de l'affreuse guerre.

A cette saison de l'année, il semble que la création tout entière s'associe aux douleurs, aux souffrances de l'humanité. Plus de fleurs qui égayent la campagne, plus de verdure qui parle d'espérance, plus d'oiseaux qui chantent, alors que le monde pleure et que partout règnent l'angoisse et la détresse. Le soleil même est avare de ses caresses : il fait froid, il fait gris, il fait noir. C'est la mort !

Et pourtant, voici Noël ! le sapin vert ! Noël, la fête de la joie... et de la paix, paix qui reflourira plus durable et plus féconde quand les peuples, comme les individus, auront compris qu'ils sont sur la terre pour s'aimer et non se haïr. Sapin vert, arbre de l'espérance ! De l'espérance qui ne confond point, qui brille à travers les ténèbres les plus profondes et qui dissipe l'épais brouillard.

Et vous, petits oiseaux, si l'hiver vos voix sont muettes ou si votre chant n'est plus qu'une plainte, vous n'attendez que l'éclosion des premiers bourgeons pour lancer dans l'univers vos notes claires et harmonieuses. Vous n'aimez pas les frimas ; le froid, l'absence d'insectes et de graines vous tuent et vous déciment.

Protégeons-les, ces hôtes aimables et discrets de nos jardins, de nos promenades ; donnons-leur à manger dans la rude saison, ils n'ont pas de « Bureau d'Assistance » où s'adresser pour recevoir des secours comme nos pauvres, nos sans-travail, nos déshérités !

Et au printemps, quand renaitra le feuillage, ils célébreront par un « Alléluia » le réveil de la nature et... des consciences les plus timorées — espérons-le !

E. N.

CHRONIQUE SCOLAIRE

GENÈVE. — **Union des instituteurs primaires genevois.** — Dans la plus stricte intimité, l'U. I. P. G. fêtait, le jeudi 9 décembre, l'anniversaire de l'Escalade, dans la Salle communale de Plainpalais mise gracieusement à sa disposition par M. le maire Willemin. Les événements ne portent pas à la joie sans mélange, et la réunion fut empreinte d'une gravité inaccoutumée. Elle n'en fut pas moins charmante et animée. Le programme, coupé par un très modeste thé-marmite, fut enlevé avec un brio sans pareil. Après quelques paroles émues du président, M. Tissot, rappelant les héros de 1602 et les victimes de 1915, les amateurs se succèdent sans interruption sur la scène. L'U. I. P. G. compte parmi ses membres des talents de premier ordre. Mmes Maurer et Ferrand, Mlles Sauty, Blanc, Stœssel et Pesson ; MM. Baroz, Walker, Margot et Dœbeli, rivalisent d'entrain dans des récitations et des chants aussi bien choisis qu'artistement rendus. Une mention spéciale à M. Nally dont le beau poème de « Novembre », d'une inspiration très haute et d'une riche facture, a fait une impression profonde. Une comédie terminait agréablement la réunion. Une participante ayant lu la traduction d'un pathétique chant national serbe : « La Mère des Jougovitchi », Mlle Müller propose qu'une preuve effective de sympathie soit donnée au malheureux et héroïque petit peuple. Une collecte réunit la somme de cent francs qui a été versée au Fonds de secours à la Serbie. Notons que le piano d'accompagnement fut tenu avec distinction par Mlle Jacquemin. N'oublions pas, enfin, la superbe affiche-programme offerte généreusement par M. le professeur Francis Portier. T.

*** La **Société pédagogique genevoise** a repris, depuis deux mois, le cours de ses travaux, après avoir renouvelé son comité, qui se trouve actuellement composé de MM. Edouard Claparède, président ; A. Charvoz, vice-président ; Henri Mercier, secrétaire ; E. Paquin, secrétaire des assemblées générales ; A. Nally, trésorier, et de Mlles Willy, bulletinière, et Métral, bibliothécaire.

Dans ses dernières séances, elle a entendu et discuté d'intéressantes études présentées par Mlle Willy et M. Pierre Bovet, sur la valeur pédagogique du classement des élèves et sur le rang.

S'inspirant d'une pensée de Pestalozzi : « la plupart des artifices auxquels on a recours à l'école, pour stimuler les enfants, sont pitoyables et contraires à la nature », Mlle Willy a montré qu'en effet il n'est pas logique de faire appel à la rivalité pour encourager les enfants à travailler, en les classant à la fin de chaque mois, d'après la moyenne de tous leurs chiffres de travail et de conduite. Non seulement ce procédé développe chez l'élève des sentiments d'envie et l'encourage quelquefois à tromper, mais il entretient encore chez les parents une vanité déplacée, et, en outre, il donne très souvent une idée fausse ou incomplète des efforts des élèves. Ce qu'il faut faire constater, à ces derniers et à leurs parents, ce sont les progrès qu'ils font par rapport à eux-mêmes, et non par rapport à leurs camarades. De cette façon, l'émulation à laquelle on ferait appel est beaucoup plus noble. En tout cas, quel que soit le système que l'on adopte, il ne faut cependant pas méconnaître le rôle important de l'amour-propre chez les enfants.

Sur le même sujet, M. Pierre Bovet fait ensuite une communication sur les idées qui se font jour à l'étranger. Il semble qu'on ait plutôt la tendance d'y considérer le rang comme devant servir de renseignement pour le maître et les parents, plutôt que de sanction pour les élèves. Considérant la valeur toute relative du rang suivant les classes, on a proposé de ramener tous les classements à celui d'un groupe imaginaire de cent élèves et de déterminer le rang de chaque élève en tenant compte de la distance qui sépare les notes obtenues par le premier de celles obtenues par le dernier. L'idée a été émise aussi d'adopter cinq notes ayant chacune une signification précise, moyen ou bon, par exemple. Les cinq premiers sur cent auraient la note E (excellent).

La discussion qui suivit ces rapports montra qu'en majorité les membres de la Société seraient partisans d'une modification du système de classement employé aujourd'hui dans les écoles. Une petite enquête, à laquelle s'est livré M. Gielly, parmi les élèves de l'école du Grutli, a donné les résultats suivants : sur 372 élèves interrogés, 345, soit le 93 %, se sont déclarés favorables au classement, et 27, soit 7 %, y sont opposés.

Signalons, enfin, une intéressante série d'observations faites par M. Duvillard sur 26 enfants de 3^{me} année qui témoignent de la diversité des éléments dont se compose une classe, non seulement au point de vue de l'âge et de la préparation, mais aussi des aptitudes et du développement intellectuel.

JURA BERNOIS. — Société des maîtres secondaires. — D'après le *Démocrate* de Delémont, les maîtres secondaires du Jura demandent la réorganisation de l'enseignement du français à l'École normale supérieure ou section pédagogique de l'Université de Berne. En outre, ils ont émis une série de vœux relatifs à l'introduction d'études plus méthodiques et plus complètes pour les étudiants jurassiens qui se destinent à l'enseignement du français.

Ces propositions seront soumises à l'assemblée générale de la Société des maîtres secondaires bernois.

H. GOBAT.

**** Université de Berne.** — Le Conseil d'Etat a appelé M. Gonzague de Reynold à la chaire de littérature française à l'Université de Berne. La première leçon du nouveau professeur a été consacrée à la littérature française vue de la frontière des langues. L'auditoire habituel était trop petit pour contenir la foule qui voulait témoigner sa sympathie au nouvel élu, il fallut faire entrer le public dans la grande salle de l'Aula. Une ovation enthousiaste à la fin de l'exposé du jeune savant lui prouva qu'il est le bienvenu à Berne.

H. GOBAT.

NEUCHÂTEL. — Activité de la Société pédagogique. *Section du Val-de-Ruz.* Exercices 1913-1914 et 1914-15.

« L'horrible guerre qui désole l'Europe, la mobilisation de l'armée, ont, — dit M. E. Amez Droz, président, — empêché la section du Val-de-Ruz d'avoir, en 1914, ses séances réglementaires.

» D'ailleurs on n'était plus guère à la pédagogie ; trop de questions d'ordre très différent agitaient les esprits. Était-ce un mal ? Nous ne le croyons pas, le corps enseignant ne pouvait que partager les angoisses qui étreignaient notre peuple et s'intéresser vivement à tous les problèmes qui se posaient. Rien d'étonnant, dès

lors, si la question de l'abandon d'une partie des traitements en faveur d'œuvres diverses fit l'objet de nos discussions. »

Pour couper court à des mesures arbitraires ou excessives dans cette voie, la section décida :

1^o qu'à l'égard de l'abandon d'une partie des traitements, il ne pourrait être pris de mesures générales, les charges des diverses communes étant très diverses ;

2^o que seules les augmentations de traitement consenties par les communes, pouvaient être momentanément supprimées ou diminuées ;

3^o que des contributions volontaires pourraient être faites par les membres du corps enseignant.

La collecte pour les Belges produisit au Val-de-Ruz fr. 201 en faveur des instituteurs et fr. 230 pour les enfants.

La section compte 58 membres. Elle eut 6 séances au cours desquelles divers travaux furent présentés.

Plusieurs leçons pratiques furent données à des élèves :

M^{lle} Keller : Une leçon fræbelienne.

M. Zehnder : Une leçon de cartonnage.

M. Rosselet : Démonstration des funestes effets de l'alcool sur la circulation du sang.

M. Cuhe : Une leçon de gymnastique à des fillettes.

Toutes ces leçons intéressèrent vivement les nombreux collègues qui y assistaient et furent un excellent moyen de perfectionnement professionnel. Il y eut aussi, au cours de ces séances, toute une série de causeries et de travaux.

M. Ch.-Ad. Barbier, inspecteur des écoles, entretint les membres de la Pédagogie des Vallées vaudoises, au point de vue historique et géographique, contrée dans laquelle il avait eu l'avantage de séjourner.

Dans une autre conférence, M. Barbier parla de la gymnastique, des jeux et des sports, au point de vue du développement des enfants et des jeunes gens.

M. Bugnon, instituteur-apiculteur, narra à ses collègues, avec amour et malice, la vie si intéressante des abeilles.

Le conflit sur « la ferme des impôts entre le Roi de Prusse et les Neuchâtois », plus connu sous le nom d'affaire Gaudot, tel fut le sujet d'histoire neuchâtoise qu'exposa, avec intérêt et clarté, M. E. Renaud.

La section du Val-de-Ruz avait fait appel à M. Matthey, professeur à l'Institut Rousseau, qui, dans une leçon pratique, exposa la méthode d'observation directe mise au profit de l'enseignement du dessin et de l'histoire naturelle. Exposé et leçon provoquèrent le vif intérêt et l'admiration des auditeurs.

M. le pasteur Perret-Gentil donna une magistrale conférence sur l'esprit d'observation chez l'enfant.

Enfin, un instituteur-soldat, M. Rosselet, fit un récit plein de saveur et d'humour sur son séjour sous les drapeaux.

« Notre petite section, — dit M. Amez Droz en terminant son rapport, — est loin d'être endormie ; on y travaille, on y fait part de ses observations, de ses idées, on s'y instruit mutuellement, et surtout on apprend à s'y connaître et à s'y estimer. » Nous venons de constater que cette conclusion est bien l'expression

de la réalité et nous ne pouvons qu'adresser de vifs éloges à cette section si active et dont cependant les membres sont disséminés dans vingt-deux villages !

H.-L. G.

BIBLIOGRAPHIE

Etude du verbe (Théorie et exercices), Manuel destiné à l'enseignement pratique du français, par E. LASSERRE et J. GRANDJEAN. — Un volume in-16, cart. demi-toile, fr. 2.50, chez A. Jullien, Bourg-de-Four, 32, Genève.

Cet ouvrage traite, d'après un plan nouveau, de l'étude des verbes français. Cette méthode, qui a déjà fait ses preuves dans l'enseignement, vise à faire connaître notre langue par des procédés à la fois simples et pratiques. Plus de tableaux de conjugaisons : chaque temps est étudié séparément, au moyen du plus grand nombre de verbes possible, dans toutes ses formes et dans son emploi. Ce système élargit considérablement le vocabulaire verbal de l'élève ; il permet aussi de passer rapidement sur les temps dont la formation ne présente pas de difficultés, comme le futur, et de s'attarder au contraire à ceux qui offrent une grande variété de formes, tels que le présent, le passé simple, le participe passé, etc.

L'ancienne méthode présentait, une fois pour toutes, et pour n'y plus revenir, les verbes irréguliers et certaines difficultés orthographiques : les verbes en *eler* et *eter*, le changement de *l'y* en *i*, etc. ; tout le monde connaît le résultat de ce système et les maîtres savent assez combien l'orthographe des verbes laisse à désirer dans les compositions d'élèves. Ici, au contraire, les mêmes particularités, le même verbe difficile reviennent à répétées fois — et l'expérience a prouvé que, lorsqu'ils arrivent aux derniers chapitres, où la syntaxe se mêle étroitement à la conjugaison, les élèves sont bien en possession du mécanisme verbal.

A l'étude des formes de chaque temps, succède celle de son emploi avec toutes les nuances qu'il peut rendre. Cette étude est faite au moyen d'exemples et de textes empruntés aux meilleurs écrivains ; la pratique suit immédiatement l'analyse et des travaux de composition appropriés sont prévus à chaque chapitre.

Le but de ce livre n'est pas grammatical au sens étroit de ce mot ; il vise avant tout le développement général des élèves ; on n'enseigne pas « des règles », on constate les faits du langage, on en cherche l'explication, on les groupe par analogies.

Toutes les difficultés sont graduées avec soin ; ainsi l'étude des verbes pronominaux et de l'accord des participes se poursuit au travers de tout l'ouvrage.

Enfin ce livre se distingue par le nombre, la variété et le choix des exercices. Ceux-ci, entièrement originaux, ont été conçus avec la même préoccupation de développer les connaissances générales de l'élève et touchent à des domaines divers : histoire générale, morale, histoire naturelle, etc.

Cette méthode a déjà fait ses preuves dans l'enseignement secondaire et a rencontré autant de succès auprès des étrangers qu'auprès des élèves de langue française.

REÇU : *Rapport de la Commission scolaire de La Chaux-de-Fonds 1914-1915.*

— *Vaterländische Erziehung*, von Dr. Gottfried Bohnenblust. Zurich, Art. Institut Orell Füssli. Prix : 80 centimes.

PARTIE PRATIQUE

CONTE DE NOËL

Le fusil enchanté ¹.

« N'est-ce pas, Bonhomme Noël, tu m'apporteras sans faute un fusil ? Tu sais, pas un de ces fusils jaunes avec lesquels on ne fait partir que des bouchons ; ceux-là, je ne peux pas les voir ; ils sont bons pour les petits garçons, mais pas pour un garçon de 5^e. Il m'en faut un avec des projectiles pointus, comme celui que mon père a pris pour se rendre à la mobilisation. Je t'en prie, note cela dans ton carnet pour le cas où tu oublierais facilement... »

A ce moment, l'homme au sable vint à passer, il en jeta quelque grains dans les yeux du garçon et lui mit un fusil dans la main.

Voilà donc Jean avec un fusil. Pas un de ceux que l'on charge avec un bouchon, non, c'est un vrai fusil avec douze balles en acier dans des douilles bien brillantes. Il ressemble tout à fait à un fusil de soldat, sauf qu'il est plus petit.

Il s'agit maintenant de bien viser en fermant l'œil gauche et en fixant, de l'autre, le but par-dessus le guidon placé bien au milieu de l'encoche de la feuille de hausse. Crac ! un petit bruit sec ! C'est la détente qui a joué.

« Il faut pourtant que j'essaie si je peux atteindre quelque chose avec mon fusil, dit Jean. » Il y glisse une cartouche, épaula et vise, rien que pour plaisanter, le chat noir là-haut sur le toit. « Naturellement, je vais le rater, la balle passera à côté », se dit-il en pressant la détente. Boum ! voilà que le coup part avec fracas. Au même instant, le chat, atteint au milieu de la poitrine, roule du toit, les quatre fers en l'air. « Pauvre chat noir, ne me regarde donc pas si bêtement avec tes yeux jaunes qui brillent comme du verre. Redresse-toi sur les pattes. Je pense que tu n'as pas été peu effrayé de voir que petit Jean sait si bien tirer. Mais je ne t'ai point fait de mal... Vite, enlève-toi d'ici et retourne sur le toit. »

Mais le chat ne bouge pas, le garçon a beau lui parler et le caresser. Peu à peu, celui-ci commence à comprendre que l'animal est bien mort et de grosses larmes coulent sur ses joues.

« Oh ! regardez-moi ce soldat qui pleure pour un chat », dit, pour le chicaner, Frédéric, le fils du voisin. Vite, Jean passe les manches de son paletot sur son visage et répond : « Mais je ne pleure pas ! » Et il va enterrer le chat derrière le pavillon du jardin. Cependant, pendant qu'il recouvre la petite tombe de terre et de neige, il regrette la bonne bête si douce et il est obligé de passer à plusieurs reprises la main sur ses yeux.

« Je m'en vais essayer mon fusil ailleurs », dit Jean, et il vise une petite branche sèche tout au haut d'un poirier. La voici qui tombe à son tour. Le petit garçon peut viser où il veut, chaque fois le projectile mince et pointu atteint son but.

« Quel dommage, je n'ai plus de cartouches », dit-il, comme il vient de faire

¹ Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, M. Karl Flurbacher, instituteur à Bâle.

partir le douzième coup. Pour passer le temps il fait jouer la détente, sans charger le fusil. Cela faillit causer un accident, car, oh ! merveille ! le coup partit comme auparavant. Le petit pouvait tirer tant qu'il lui plaisait, chaque fois une balle sortait du canon sans même qu'il eut besoin de charger.

Or, il arriva qu'à la même heure des soldats traversèrent la rue. Aussitôt des gens racontèrent au capitaine l'histoire du petit maître-tireur et de son fusil. Le capitaine prit le garçon avec lui et, à la place de tir, lui fit donner une cible à part. Jean y dirigea coup sur coup et chaque balle alla se loger dans le petit cercle noir, bien au centre, et toutes passèrent exactement par le même trou. Le capitaine n'en croyait pas ses yeux et essaya lui-même le fusil enchanté ; mais celui-ci n'obéissait qu'au petit Jean.

Alors le capitaine dit : « Il ne reste rien d'autre à faire qu'à incorporer le petit parmi les soldats, car on rencontre rarement un si bon tireur. » Et il ordonna au tailleur militaire de confectionner pour la nouvelle recrue une paire de pantalon gris-bleu avec des passepoils noirs et une petite tunique verte avec des boutons jaunes et lui fit encore remettre un képi noir bien luisant avec, comme insigne, deux fusils jaunes croisés. Car vous pensez bien que le petit fut rangé parmi les carabiniers.

Le lendemain, il partit avec les soldats. Lorsqu'il quitta la maison il frappait déjà les talons et portait la main au képi, quand il saluait, tout comme un vrai soldat. Et, pendant que sa mère s'essuyait les yeux du coin de son tablier, il la consolait en lui disant : « Chère petite maman, ne t'attriste pas : je deviendrai un héros ! »

Mais, il faut bien le dire, être soldat n'était pas aussi beau que le petit Jean avait pensé. Il fallait marcher jour et nuit, loin, très loin, et l'on tombait presque de fatigue. Avec cela on commandait bien cent fois par jour : « Portez arme ! — Reposez arme ! — Pas cadencé — marche ! » et d'autres exercices pénibles. C'est à peine si, le soir, on sentait encore ses membres. En fait de nourriture on n'avait qu'un morceau de viande et un peu de pain, et tous les jours la même chose. Et sur la paille, hou ! comme le froid vous faisait grelotter vers le matin ! Non, non, ce n'était certes plus joli du tout. « Mais ce n'est rien encore, disait le sergent-major d'un ton rude quand quelqu'un réclamait : sur le front, devant l'ennemi, vous en verrez bien d'autres. »

Ce fut, en effet, ainsi. Que de gouttes de sueur sur le front, que de cals et d'ampoules aux mains pour creuser les profondes tranchées dans la terre dure. On en était si éreinté que, la première nuit, on s'endormait debout et on ne sentait le froid que lorsque les membres commençaient à se raidir. Pendant des jours et des jours, on restait dans cette position, couvert par des mottes de gazon, terré dans les allées souterraines comme des taupes. Quelle vie ! Elle faisait penser à celle des habitants des cavernes. Peu de lumière, l'air vicié, tourmenté par la faim, les pieds dans l'eau glacée, guettant l'ennemi sans trêve ni repos, de jour et de nuit, c'était à n'y pas tenir.

« Voici enfin de l'ouvrage, mes enfants », dit le capitaine en nous désignant quelques dragons qui, sans remarquer la ligne de tirailleurs bien masquée, arrivaient au trot. Leur petite troupe s'approchait de plus en plus. « Restez calmes ! Que chacun en vise un, d'abord le cheval, puis le cavalier », ordonnèrent les

officiers. Les cavaliers n'étaient plus qu'à une distance de quelques centaines de pas. « Feu ! » — Le fracas du feu de salve éclata sur toute la ligne. Les chevaux se cabrèrent, d'autres s'abattirent ; les cavaliers, la tête la première, roulèrent sur le sol. Ce fut affreux de voir la mort accomplir son œuvre. Le petit carabinier n'osait pas regarder ; on lisait l'effroi dans ses yeux. Il n'avait tiré que deux coups ; mais la vue de ce qu'il venait de faire l'avait frappé avec tant d'horreur qu'il était tombé évanoui dans la tranchée. Subitement, il avait reconnu le cheval et le cavalier qu'il venait de tuer : c'était Jacques, son voisin, et son cheval blanc qu'il avait si souvent conduit au bain. Quelle horreur que ce fût, précisément sa balle à lui qui ait tué ses chers et vieux amis ! Jamais, et dùt-il vivre cent ans, il ne pourrait oublier ce spectacle. « C'est bien la dernière fois, s'écria-t-il, que je tiens dans mes mains cette arme meurtrière », et il la lança loin de lui.

Mais au même moment, un officier l'apostropha rudement : « Que signifie cela ? Tout soldat qui jette son arme mérite la peine de mort. Heureusement pour toi que tu n'as pas encore atteint l'âge de servir, autrement cela finirait mal. Vite reprends ton fusil ; le capitaine t'a fait demander. » Bon gré mal gré, le jeune soldat dut faire ce qu'on lui ordonnait.

« Nous allons donner à ton fusil de valeur une plus grande occasion de servir, » dit le capitaine en ordonnant au garçon de grimper au sommet d'un sapin et de s'y installer dans les branches. « Tu y feras bonne garde et, chaque fois que tu verras approcher une subdivision ennemie, tu tireras si vite que, tac, tac, tac, tac... les coups partent comme ceux d'une mitrailleuse. »

Le garçon eut à peine le temps de choisir sa place que déjà s'approchait une colonne ennemie bien alignée et dont les rangs s'étendaient à perte de vue. Elle avançait prudemment, les soldats portant le fusil sous le bras, prêts à faire feu à tout instant. Voici que tout à coup le petit Jean fit pleuvoir ses coups bien visés, si rapidement qu'on ne pouvait les compter. Tout en tirant il dirigeait son arme de droite à gauche et de gauche à droite, de sorte que les soldats étaient fauchés comme le blé mûr par la faux. Pas un seul ne put s'échapper.

Emporté par son zèle, le petit garçon venait d'occasionner de grandes pertes dans les rangs de l'ennemi. Ce n'est que lorsque le fusil se tut qu'il recouvra son sang-froid. Il descendit de l'arbre, s'approcha des morts étendus sur le gazon en rangs serrés et examina leurs visages contractés. Tout à coup il lui sembla que son cœur allait cesser de battre. Il les connaissait tous, ceux qu'il venait de tuer ! C'étaient ses camarades d'école. Le petit Jean se mit à sangloter que cela faisait pitié de l'entendre. C'est lui qui avait causé ce grand malheur ! Il avait fait mourir ses camarades de classe ! Il aurait voulu que la terre l'engloutit, lui, l'assassin. Il se coucha à côté des morts et aurait aimé être enterré avec eux.

A ce moment, le capitaine vint à lui, le releva, lui frappa sur l'épaule et lui dit : « Tu as bien travaillé, jeune héros. Mais relève la tête ! A partir d'aujourd'hui, tu seras officier et comme ton fusil enchanté est utile à toute chose, tu t'envoleras à cette heure même sur un de nos meilleurs avions pour aller lancer des bombes en pays ennemi. »

« A vos ordres, mon capitaine ! » balbutia le garçon. Il était bien aise d'entendre ronfler le moteur de l'avion qui arrivait ; cela lui faisait oublier pendant quelque temps sa misère et ses chagrins d'ici-bas. Il est plus facile de causer

des dégâts quand on vole à la hauteur des nuages, car de là-haut, au moins, on ne les voit pas, pensait-il.

L'oiseau géant gagna rapidement de la hauteur ; les maisons et les arbres, les montagnes et les rivières paraissaient tout petits. Oh ! qu'il faisait beau planer ainsi au-dessus de la terre, à une hauteur immense !

« Cela m'étonnerait beaucoup que mon fusil pût aussi lancer des bombes », se dit le jeune lieutenant-aviateur en pressant la détente. Au même instant, une balle sortit du canon, mais s'arrêta à la sortie et grossit à vue d'œil, telle une bulle de savon dans laquelle on souffle. Lorsqu'elle eut atteint la grosseur d'une courge elle se détacha du canon et se mit à tomber.

« Maintenant, je serais curieux de voir où la bombe tombera et quel effet elle produira, dit le garçon-officier au pilote. Vite, suivons-la. » L'oiseau hardi descendit rapide comme un éclair. Justement la bombe tombait, avec un fracas terrible, sur une haute maison, traversait le toit et tous les étages et mettait tout en ruine. Des chambres s'élevaient des cris de détresse et des lamentations.

« Oh ! malheureux que je suis ! C'est la maison de mon père ! Je perds la raison ! » cria le petit Jean en tombant brusquement de l'aéroplane — mais non — en roulant de son lit sur le plancher, où il s'éveilla...

« Qu'arrive-t-il ? » dit la mère qui accourt et qui presse le petit garçon dans ses bras et lui caresse la tête. « Tu as les joues rouges de fièvre, mon petit Jean, n'es-tu pas bien ? »

« Oh ! maman, j'ai rêvé toute la nuit des choses affreuses. — Mais, dis-moi, le Bonhomme Noël m'a-t-il apporté un fusil ? »

« Mais oui ; viens le voir. Il y a longtemps que ta petite sœur est réveillée et danse autour de l'arbre. »

« Dis vite, maman, peut-on tuer des hommes avec mon fusil ? Car, dans ce cas, je ne le veux pas. »

« Que penses-tu ? Il ne fait partir qu'un bouchon. »

« Oh ! cher Bonhomme Noël ! » s'écrie le petit plein de joie en s'élançant vers l'arbre brillant de toutes ses lumières.

Y.

RÉCITATION

Degré inférieur.

Noël, par D. MON.

- | | |
|---|---|
| 1. Sur une planchette
Auprès du foyer,
J'ai mis en cachette
Mon petit soulier. | 2. J'ai l'espoir qu'un ange
Glisse, à pas prudents,
Sans qu'on le dérange,
Des bonbons dedans. |
| 3. Et dans ma couchette
Au lieu de dormir,
Il faut que je guette
Pour le voir venir. | 4. On dort à mon âge.
Les rêves sont bons ;
J'ai dormi, bien sage,
Et rêvé bonbons. |

Compliments de Nouvel-An.

Maman chérie et tendre père,
C'est aujourd'hui le nouvel-an.
Et je saisis l'heure première
Pour vous dire mon compliment.
Bien sûr je ne suis pas un ange...
N'importe... « Mes vœux... c'est étrange...
Je ne me souviens plus... les vœux...
Ah ! j'y suis... je serai bien sage
Pour votre bonheur à tous deux...
Je mangerai tout mon potage. »
Non, ce n'est pas ça... souffle-moi,
Maman, car c'est si difficile,
Petit père, tu le sais, toi ?.....
Vite un baiser ! c'est plus facile.

(Bulletin des écoles primaires.)

Degré intermédiaire.

Bonhomme Nouvel-An, par M^{me} CHALIÈRE.

- | | |
|---|---|
| 1. Bonhomme Nouvel-An
Porte un très haut turban,
Il a rempli ses poches
De bonbons, de brioches,
De petits pains tout chauds,
Et d'excellents gâteaux. | 2. Il a des tartelettes
Et d'énormes galettes
Sur un énorme plat.
Il a du chocolat,
Des cornets à la crème
Et des meringues même. |
| 3. Et puis pour les enfants
Qui font trop les méchants,
Il a de grosses verges
Qu'il cueille sur les berges
Des ruisseaux du pays,
Ou parmi les taillis. | 4. Il a deux grandes hottes
Qui vont jusqu'à ses bottes.
Quand il s'en va dehors
Il cache ses trésors
Sous son manteau de neige.
En route il les allège. |
| 5. Aussi, chère maman,
Pendant ce nouvel-an,
Nous voulons être sages
Tout comme des images.
Pour nous récompenser
Nous aurons ton baiser. | 6. Et puis, si le bonhomme
Arrive, et qu'il se nomme,
S'il vient te visiter
Tu pourras acheter,
Pour faire des surprises,
Toutes ses friandises ! |

Noël du Midi ! (Degré supérieur.)

- | | |
|---|--|
| 1. | 2. |
| Jetant follement ses notes perlées
Dans le bleu du ciel,
La cloche s'en donne à toutes volées...
Noël ! C'est Noël ! | Pour moi, jusqu'ici Noël, c'était l'âtre
Tant de fois chanté,
Sa douce chaleur, sa vapeur bleuâtre,
Son intimité. |

3. Oui, Noël, avec son brouillard morose,
Toujours me semblait
La fête du froid, faisant le teint rose,
Rouge ou violet.
4. Ici, c'est l'aimable et riieuse fête
Du soleil d'hiver,
Réchauffant gaïment le cœur et la tête
De son rayon clair.
5. Chez un confiseur, à la devanture,
Soudain j'aperçois
Un bonhomme Hiver, couvert de
fourrures
Soufflant dans ses doigts,
6. Timide et fluet sous sa barbe blanche,
Son long chapeau blanc,
Le bâton en main, la hotte à la
hanche,
Les verges au flanc.
7. Que peux-tu bien faire ici, mon
bonhomme,
Sous ce ciel rosé;
Tu me fais l'effet d'un vieil astronome
Tout dépaysé.
8. Va dépêche-toi de fuir la Provence !
Et suis mon conseil...
Car voici ton nez qui déjà commence
A fondre au soleil !
- (L. A. Rochat.)
- JACQUES NORMAND.

RÉDACTION

La fête de Noël.

SOMMAIRE : Où l'avez-vous passée ? — Avec qui ? — Qu'avez-vous reçu ? — Vos souhaits.

SUJET TRAITÉ : J'ai passé la fête de Noël avec mes chers parents. Cela a été pour moi une bonne journée, pleine de surprises et de bonheur. Le matin, au saut du lit, j'ai embrassé papa et maman et leur ai souhaité un heureux Noël. Après avoir mis mes habits du dimanche, je suis allé chez mes grands parents et mes oncles, pour leur offrir aussi tous mes bons vœux. Partout j'ai reçu des cadeaux : pièces de monnaie, oranges, bonbons et jouets. J'ai passé l'après-midi à la maison, car il faisait bien mauvais temps dehors. J'ai joué avec mes soldats de plomb et ma voiture automobile et j'ai croqué presque tous mes bonbons. Le soir, j'ai assisté à l'arbre de Noël de l'école du dimanche ; j'ai chanté avec mes camarades et ai reçu un très joli livre. Rentré à la maison, j'ai soupé avec tous mes parents. Nous avons beaucoup pensé à nos soldats qui gardent la frontière et à tous ceux qui se battent. Nous avons souhaité que la guerre finisse bientôt et que la paix règne enfin pour toujours sur la terre.

A l'occasion du jour de l'an.

SOMMAIRE : Absente de la maison paternelle vous écrivez à votre père (à votre mère) à l'occasion du jour de l'an.

SUJET TRAITÉ :

Zurich, le 31 décembre 1915,

Cher papa,

Je profite de ce jour pour te dire mon amour et ma reconnaissance et aussi te souhaiter une heureuse année et une bonne santé. Toi qui satisfais tous mes

désirs, qui te prives même de choses agréables ou utiles pour me rendre joyeuse, mon cher bon papa, je t'aime bien, moi aussi.

Lorsque j'étais petite, je m'en souviens encore, tu me prenais sur tes genoux, tu te penchais sur moi et tu me disais : « M'aimes-tu ? ». Oui, je t'aime de tout mon cœur, puisque tu es si bon pour moi. Je veux te faire honneur par mon travail, mes progrès, mes succès et ma bonne conduite.

Je te répète encore : bonne année et bonne santé ! Et j'espère pouvoir plus tard te garder longtemps près de moi, exempt d'infirmités, gâté, entouré de mes soins respectueux et reconnaissants.

Ta fille qui t'aime tendrement,
Marcelle Desroches.

DICTÉES : Noël.

D'un bout de l'univers à l'autre, partout où la légende chrétienne a passé, Noël s'épanouit. Il enlace le monde entier, à la même heure, d'une même guirlande de fêtes... Joies plus ou moins exubérantes et plus ou moins recueillies ; un fraternel bonheur inonde partout les jeunes cœurs en ce jour, qui est le soir d'une année, et qui est tout mêlé de l'espérance et du matin d'une autre année.

Les enfants sont les héros de la cérémonie heureuse. C'est pour eux le Beau Jour, la fête des fêtes, et ils en suivent l'accomplissement avec un sérieux magnifique et grandiose : les enfants font tout avec sérieux, malgré les apparences contraires, et ce que nous appelons leurs jeux sont de graves occupations. Il n'y a, en vérité, que les grandes personnes qui jouent. — D'après le « *Je sais tout* ».

Le Noël de Pierre.

La nuit de Noël apporta à Pierre une bergerie de bois blanc. A peine habillé le petit Pierre ouvrit la boîte et vit les moutons, les vaches, les chevaux, les arbres, des arbres frisés. C'était pour être exact, une ferme plutôt qu'une bergerie. Il vit le fermier et la fermière. Le fermier portait une faux, et la fermière un râteau. Ils allaient au pré faire les foin ; mais ils n'avaient pas l'air de marcher. La fermière était vêtue d'un chapeau de paille et d'une robe rouge. Pierre lui donna des baisers et elle lui barbouilla la joue. Il vit la maison : elle était petite et si basse que la fermière n'aurait pu s'y tenir debout ; mais cette maison avait une porte, et c'est à quoi Pierre la reconnut pour une maison. Il pressait ces figures peintes dans ses petits poings, qui en furent tout poissés. En soulevant un de ces étranges arbres verts, au tronc lisse et droit et dont le feuillage en copeaux forme un cône, il s'écria : Pin ! Pin !

Ange !... lui dit sa mère... Et elle l'embrassa si fort que la bergerie en fut aux trois quarts renversée. — ANATOLE FRANCE

(L.-A. ROCHAT.)

Le Noël de Trott.

Avant que Trott soit réveillé, quelque chose dit en lui : « C'est Noël », et aussitôt Trott se réveille. Vite il saute à bas de son petit lit où hier il s'endormit si lentement, pensant que jamais demain n'arriverait ; vite il courut à la cheminée où il a posé ses deux petits souliers jaunes. Trott pousse un cri et demeure immobile d'admiration : un tambour, un sabre, un fusil, quatre boîtes de

soldats, des bonbons, deux livres d'images, que sais-je encore? et tout pour Trott... Il aperçoit sa gentille maman qui le guette à la porte, et il se jette à son cou, si heureux. Elle l'embrasse et dit: — « C'est le petit Jésus qui t'a donné tout cela. »

Trott connaît le petit Jésus; il a vu son portrait. Il est bien petit pour porter tant de choses, et comment fait-il pour rester si rose en passant par tant de cheminées? A la reconnaissance de Trott se mêle une grande admiration, et Trott le remercie avec dévotion. Pourtant il se dépêche pour jouir plus tôt de ses nombreux trésors.

... Il fait splendide; ce beau Noël étincelant exalte le bonheur de Trott.

A peine on peut le débarbouiller et l'habiller; à peine, il consent à déjeuner. Puis il s'assied par terre à côté de maman avec tous ses jouets. Il les tourne, les retourne, les admire sous toutes leurs faces. — ANDRÉ LICHTENBERGER.

(L.-A. ROCHAT.)

Le Noël des petits paysans.

Eux, qu'on a du mal à tirer du lit quand sonnent huit heures, sont ce matin tous réveillés pour le désir de savoir ce que le bonhomme Noël a déposé dans leurs sabots, qu'ils ont rangés la veille le long de l'âtre vide. Les voici qui se lèvent en chemise et courent pieds nus vers la cheminée; et alors quels cris de joyeux ébahissement quand chacun découvre les cadeaux du fantastique bonhomme qui se promène toute la nuit, de cheminée en cheminée, avec son bonnet fourré et sa houppelande neigeuse. Ce ne sont pourtant que des jouets de pauvre qu'un enfant de la ville regarderait avec dédain; mais le petit paysan contemple avec admiration la pipe de sucre rouge, le moulin à vent qui tourne à l'aide d'une ficelle, les forgerons de bois peint qui frappent en cadence sur une enclume jaune, tous ces jouets campagnards qui ont fait le bonheur de nombreuses générations et qui ont fait aussi le mien, au bon temps où je mettais mes sabots sous la cheminée. — A. THEURIET.

ARITHMÉTIQUE

Réponses aux problèmes pour les maîtres donnés dans le n^o 49 de l'*Educateur*.

1. La capacité du premier vase est de 84 l., celle du second de 56 l.
2. Deux produits contenant le facteur *zéro* sont égaux à zéro, sans que leurs autres facteurs soient eux-mêmes égaux entre eux.
3. Il y a dans la boîte une somme de fr. 208; le côté d'une face carrée mesure 54 mm.

Les solutions de ces problèmes paraîtront en janvier prochain. Nous avons reçu des réponses de M^{me} Droz-Garroux, à Reconvilier; MM. H. Ory, Lamboing; Ch. Voillat, LeLanderon; F. Nicole, Lausanne; M. Reymond, Chevilly; L. Schulé, Lausanne; C. Vuagniaux, Chêne-Pâquier; E. Meyrat, Orvin, et F. Pénéveyre, Ecole normale, Lausanne.